

Les Régions inégales face au suicide

178 Wallons sur 100.000 ont tenté de se suicider entre 2011 et 2013. Une moyenne 3,5 fois plus élevée qu'à Bruxelles.

Une étude de Solidaris a élevé de tenter de se suicider, met en évidence un ensemble de facteurs aggravants en matière de tentatives de suicide. La mutualité s'est basée sur les admissions à l'hôpital de ses affiliés (environ 3 millions) pour établir ses chiffres. On apprend ainsi que les personnes ayant connu un épisode de chômage ont un risque plus

tamment s'expliquer par sa population qui accueille un plus grand nombre de personnes issues de l'immigration. Or, le taux de suicide parmi ces dernières est plus faible en raison de différences culturelles et de liens familiaux plus solides. Le constat est identique pour Anvers, où le pourcentage de tentatives de suicide est inférieur à celui du reste de la Flandre. ■

Un Belge sur trois entre 18 et 30 ans a déjà pensé au suicide

SOCIÉTÉ Selon Solidaris, trois francophones sur dix déclarent souffrir psychologiquement

► **Le Belge rumine des idées noires au point de souvent songer au suicide.**

► **On compte 18,5 décès par 100.000 habitants dans le pays, avec des records en Wallonie.**

Deux. Chaque jour, deux personnes décèdent par suicide en Wallonie. Le chiffre est interpellant. Il est d'autant plus que comparé aux autres Régions et à l'Europe, il donne l'impression d'atteindre des sommets : on compte, de 2008 à 2012, en moyenne annuelle, 22,91 suicides aboutis pour 100.000 habitants en Wallonie alors que la « norme » européenne s'établit à 12. En Flandre, le décompte macabre fait état de 17,39 morts par suicide. A Bruxelles c'est 12,61 tandis que la moyenne belge s'établit à 18,58, toujours pour 100.000 habitants. Et c'est compter sans les tentatives de suicide, environ 18 fois plus nombreuses que les décès au sud du pays. Ces chiffres, livrés par l'Institut scientifique de santé publique, alimentaire et de santé publique, ont été présentés vendredi une matinée d'étude organi-

sée par Solidaris et l'ASBL « Un pass dans l'impasse ». Focus sur un phénomène qui plonge dans le deuil chaque année 2.000 familles belges.

1 Au rythme des tranches d'âge. Solidaris multiplie depuis juin 2012 des baromètres pour prendre le pouls de la population belge francophone. En 2012, un questionnaire généraliste adressé à un échantillon représentatif de l'ensemble de la population montrait qu'une personne sur huit environ (12 %) avait déjà pensé à se suicider. Un an plus tard, le même sondage, centré sur les adolescents, indiquait que plus d'un jeune sur cinq avait ruminé les mêmes idées noires (22 %), particulièrement entre 16 et 18 ans. Dans la génération suivante, les 18-30 ans, c'est une personne sur trois qui rumine sur sa fin de vie. Par contre, chez les « jeunes » retraités, la zénitude semble reprendre le dessus : « seuls » 16 % ont déjà eu « des idées noires au point de penser à se suicider ».

2 Aggravation récente du phénomène. Solidaris met aussi en perspective les données de son « thermomètre 2012 » avec celles de son baromètre de la confiance 2016 : aujourd'hui, 3 francophones sur dix déclarent

souffrir psychologiquement, soit trois de plus qu'en avril 2012. Selon les généralistes, sur 100 patients, 46 se déclarent souvent ou très souvent anxieux, angoissés ou en dépression.

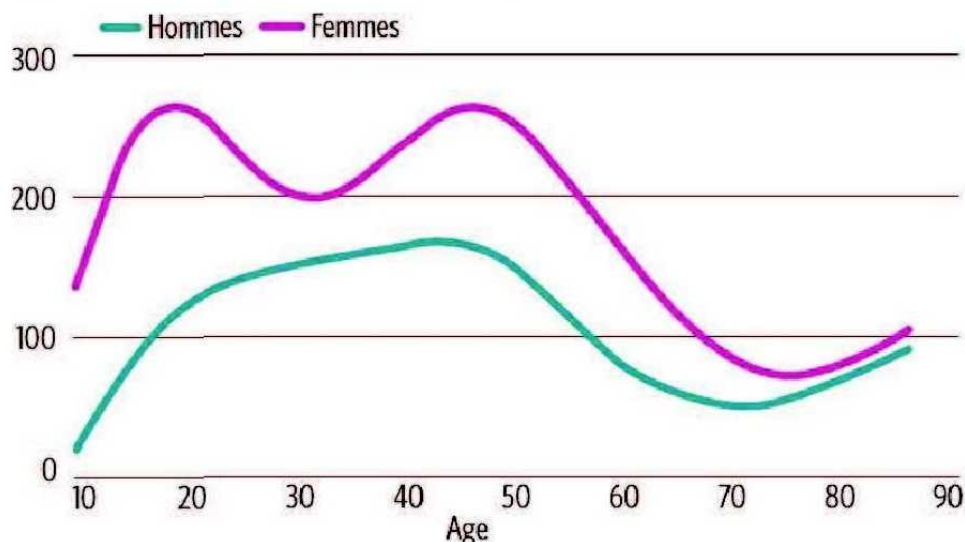
3 Le passage à l'acte. La mutualité a étudié les admissions à l'hôpital chez ses affiliés entre 2011 et 2013 (soit environ 3 millions de personnes sur tout le pays). Elle met en évidence les fractures régionales : alors qu'à Bruxelles on compte 48 tentatives de suicide

pour 100.000 habitants, on est à 107 en Flandre et à 178 en Wallonie, soit 3,5 fois les chiffres de la capitale ! Elle démontre aussi une inégalité entre hommes et femmes au fil de la vie : le fait d'être une femme augmente de 40 % le risque de tentative. Chez ces dernières, le pic se situe autour de 20 ans et de 45 ans ; chez leurs compagnons, le taux reste élevé entre 20 et 45 ans. Pour tous, alors qu'il baisse avec l'arrivée de la retraite, il remonte de manière significative après 80 ans. Par contre, le nombre de suicides aboutis est trois fois plus important chez les hommes que chez les femmes ! Solidaris met en lumière la liaison entre précarité et taux de suicide : il est 2,5 fois plus important chez les bénéficiaires d'un revenu d'intégration sociale. ■

ÉRIC BURGRAFF

Tentatives de suicide pour 100.000 habitants par sexe et par tranche d'âge

LS - 05.02.16
Source :
Thermomètre
Solidaris



OU S'ADRESSER ?

Accueil

Différentes lignes téléphoniques sont accessibles aux personnes en souffrance.

► **Télé-Accueil** : 107 (24/24h et 7/7j). Il existe aussi un chat de 17 à 23 heures.

► **Centre de prévention du suicide** : 0800/32.123 (24/24h, 7/7j).

► **Un pass dans l'impasse** : 081/777.150

Le Centre de prévention et « Un pass dans l'impasse » proposent aussi des consultations avec des spécialistes ; pour les personnes suicidaires, suicidantes ou pour les personnes en deuil.

Ce vendredi

Les permanences « Un pass dans l'impasse » sont ouvertes ce vendredi 5/2. De 10 à 12 h à Charleroi. De 14 à 16 h à La Louvière, Liège, Marche, Namur et Wavre.
www.info-suicide.be

témoignages « On est là pour les crises, pas pour juger »

Quand je dis où je fais du bénévolat, les gens me regardent un peu bizarrement », raconte Julie (prénom d'emprunt), 27 ans. Depuis un an, elle est bénévole au Centre de prévention du suicide à Bruxelles. Chaque semaine, elle répond durant quelques heures aux appels téléphoniques de personnes en

souffrance. « Au début, je pensais que j'allais changer les choses. Je me disais : "Je vais prendre mon épée et aider les gens". Mais je me suis rendu compte que ce n'était pas si facile ; que j'avais des limites », confie-t-elle.

« Le fait d'avoir lâché prise m'a aidé. Ici, on parle avec des gens qui ne vont

pas bien mais qui ne retéléphonent pas forcément après. On ne sait pas ce qu'il advient d'eux. Une fois qu'on a accepté ça, c'est apaisant », souligne-t-elle.

Les conversations – totalement anonymes – durent en moyenne entre 15 et 30 minutes. Les gens ne parlent pas for-

cément de la mort. Soit parce qu'ils n'osent pas mettre des mots sur ce qu'ils ressentent, soit parce que leur intention n'est pas – à ce moment-là – de mourir. « Mais on se dit que s'ils ont choisi d'appeler le centre de prévention du suicide, ce n'est pas un hasard », note Axelle Dejardin, formatrice des bénévoles.

« Il y a une vieille dame qui appelait en pleine nuit pour demander l'heure, se souvient Axelle Dejardin. On a pensé qu'elle n'était pas au bon endroit mais en fait elle était vraiment en crise. On peut l'imaginer seule, au milieu de la nuit, en panique parce qu'elle est âgée, qu'elle a peur de mourir... On est là pour les crises. On ne juge pas et on ne classe pas selon un critère d'urgence. »

D'autres s'énervent sur l'écoutant. « C'est leur manière d'entrer en communication », observe Julie.

« Ils ne veulent pas la mort, mais l'arrêt de la souffrance »

Il y a quelques jours, Julie était de permanence la nuit. Le téléphone sonne. Elle répond. Un homme lui ex-

plique qu'il est près de la voie ferrée et que si elle raccroche, il saute. Tout en gardant son calme, elle suit le protocole établi par le Centre. « En cas de suicide en cours, nous expliquons à la personne que nous n'allons pas l'accompagner dans la mort, explique Axelle Dejardin. Mais nous essayons de savoir pourquoi elle nous appelle. Nous mettons des mots sur ce qui est en train de se passer : vous avez pris des médicaments parce que vous souhaitez mourir, c'est ça ? Si l'on sent un doute, on dit à la personne que si elle le souhaite, elle peut nous donner son nom et son adresse et qu'on enverra les secours. C'est le seul cas où on peut rompre l'anonymat. »

C'est ce qui s'est passé cette nuit-là. « La personne voulait de l'aide. On essaye d'appuyer là-dessus. Souvent, ce n'est pas la mort que les personnes souhaitent mais l'arrêt de la souffrance. On leur dit que le fait de mourir, ça ne met pas juste un point final à la souffrance, ça arrête aussi la vie », souligne Julie. « On ne leur dit pas ce qu'il faut faire ou pas, stipule Axelle Dejardin. On fait ap-

pel à des ressources que les personnes ont mais qu'elles ont perdues de vue. » C'est aussi la philosophie de Télé-Accueil : « On ne leur dit pas : ne vous suicidez pas. Mais plutôt : parlons-en », explique Pascal Kayaert, directeur de Télé-Accueil.

Et cela a fonctionné : la personne est restée en ligne le temps que Julie appelle les secours et que ceux-ci arrivent. « Après, j'ai dû me poser un moment. Je suis allée me faire un thé. J'ai lu un livre, fait un peu de tricot. Je n'étais pas capable d'enchaîner directement par un autre appel », raconte-t-elle.

Les bénévoles sont régulièrement suivis par des professionnels pour exprimer ce qu'ils ressentent. « Ce travail me plaît beaucoup. On prend le temps d'écouter. C'est rare d'avoir un espace comme ça. Je me rends compte chaque jour de la nécessité de ce travail. De l'importance d'être là pour des gens seuls qu'on ne voit pas. Ce n'est pas grand-chose, c'est un petit grain de sable. Si ça marche tant mieux, si ça ne marche pas, c'est comme ça », conclut Julie. ■

VIOLAINE JADOUL